

mand, à opposer en un mot Beust à Hohenwart et peut-être même bientôt, passant par-dessus la tête de l'ancien ministre du roi de Saxe, à chercher le point d'appui nécessaire, indispensable... à Berlin.

Le mécontentement, l'excitation devenaient, en effet, tels dans les partis allemands que l'on en arrivait déjà à prononcer dans les débats parlementaires, des paroles du genre de celles que nous allons citer et qui furent lancées comme un cri d'alarme, comme un suprême avertissement, à la Chambre des Seigneurs, par le comte Anton Auersperg, un des membres les plus éminents du parti libéral allemand. Ce sont celles-là mêmes que rappe lait, en ces termes, dans un discours fameux, prononcé dans des circonstances analogues, le député D^r Funke, à la Chambre des députés, le 8 novembre 1897 : « Et lorsque Hohenwart voulut, par un coup d'État, réaliser le fédéralisme au profit des Tchèques, Anton Auersperg s'écria à la Chambre des Seigneurs d'Autriche : « Puisse-t-il ne jamais
« arriver que l'Allemand se sente étranger en Au-
« triche. Il se pourrait qu'alors le mal du pays s'em-
« parât de lui avec une force irrésistible. » (*Vive appro-
bation et applaudissements répétés à gauche*¹.) Ces
simples paroles, si éloquentes dans leur concision

1. Abgeordneter D^r Funke, *Der Sprachenkampf in Böhmen : Obstructionsrede gehalten in der Sitzung des österreichischen Abgeordnetenhauses vom 8^{ten} november 1897, herausgegeben zu Gunsten des nationalen Schutzvereines « Deutsche Wacht » in Leitmeritz, Leitmeritz, 1897, p. 95.*